

ESSAIS ET POÈMES

I

LA PRISE DE LA BASTILLE

LA PRISE DE LA BASTILLE

Le 14 juillet 1789.

Dans une vaste enceinte, entourée d'un fossé large et profond, s'élevaient huit tours rondes dont les murs avaient six pieds d'épaisseur, unies par des massifs de maçonnerie encore plus épais. Tel se montrait le château qui fut la Bastille, défendu encore dans l'intérieur par des bastions, des corps de garde, des fossés traversés de ponts-levis qui séparaient différentes cours, dont la première présentait trois pièces de canon chargées à mitraille, et en face de la porte d'entrée. Quinze canons bordaient ses remparts; et vingt milliers de poudre, introduits depuis deux jours, au moment où tous les Parisiens étaient devenus soldats, devaient servir le feu de son artillerie. Quatre-vingts Suisses ou invalides formaient sa garnison. Des monceaux de pierres, accumulées sur les remparts et sur les bastions, devaient les préserver d'un assaut. C'est de là que le gouverneur, détesté du peuple, croyait pouvoir le braver. Mais tous les yeux étaient tournés vers cette forteresse. Dès le matin, ces mots : *A la Bastille ! à la Bastille !* se répétaient dans tout Paris; et, dès la veille, quelques citoyens avaient tracé contre elle des plans d'attaque. La fureur populaire tint lieu de plan. On aperçoit les canons dirigés contre la ville. Un citoyen seul, au nom de son district, vient prier le gouverneur d'épargner cet aspect au peuple. Il lui donne hardiment des conseils qui semblaient une sommation. A sa voix, les canons se détournent, et le peuple applaudit au courageux citoyen qui, du haut des tours, se montre à sa vue. Bientôt une multitude nouvelle vient demander des armes et des munitions. On la reçoit dans la première cour; mais à peine entrée, soit méprise des soldats de l'intérieur, soit perfidie du gouverneur lui-même, un grand nombre de ces malheureux expirent sous un feu roulant de mousqueterie. Les cris des mourants retentissent au dehors, avec ceux

d'assassinat, de trahison. La fureur, le désespoir, la rage, saisissent tous les coeurs. Deux hommes intrépides, montant sur un corps de garde, s'élancent par delà le pont-levis, en brisent les fers et les verrous à coups de hache, sous le feu de l'ennemi. Le peuple accourt en foule. Il inonde cette cour, d'où la mousqueterie l'écarte un moment. Cependant une première et bientôt une seconde députation, précédées d'un tambour et d'un drapeau blanc, arrivent et sont exposées aux mêmes périls. Une fureur nouvelle saisit le peuple. Les députés veulent le contenir, l'empêcher de courir à une mort inutile. *Inutile !* s'écrie la multitude avec les hurlements de la rage ; *non, non, nos morts serviront à combler les fossés.* L'attaque recommence, le sang coule à pure perte. Les accidents, les méprises, la précipitation, multiplient les dangers et les désastres. Enfin, un détachement de grenadiers et une troupe de bourgeois, commandés par un militaire qu'ils avaient nommé leur chef, s'avancent vers le fort, suivis de canons qu'ils disposent avec intelligence. Ils se postent, se distribuent en hommes expérimentés. Des voitures chargées de paille et brûlées au pied des remparts élèvent un nuage de fumée qui dérobe aux assiégés les manoeuvres des assiégeants, tandis que du haut des maisons voisines, on écarte à coups de fusil les fusiliers placés sur le rempart. Soldats, citoyens, artisans, manœuvres, armés, désarmés, la valeur est la même, la fureur est égale. Des pères voient tuer leurs fils, des petits-fils leurs grands-pères ; des enfants de sept ans ramassent des balles encore brûlantes, qu'ils remettent à des grenadiers. Une jeune fille, en uniforme guerrier, se montre partout à côté de son amant. Un homme blessé accourt, s'écrie : *Je me meurs; mais tenez bon, mes amis; vous la prendrez.*

Pendant cette attaque, une partie du peuple forçait l'arsenal et l'hôtel de la régie des poudres, et apportait à ses défenseurs des munitions de toute espèce. A chaque cour, à chaque porte, nouveau combat marqué par des actes de courage héroïque. Elie, Hulin, Tournai, Arné, Réole, Cholat, vos noms, chers à la patrie, immortels par cette journée, survivront à ceux de tant d'autres guerriers, d'ailleurs célèbres, qui n'ont versé leur sang que pour des maîtres, et n'ont servi, dans des combats inutiles, que l'ambition des ministres ou les vaines querelles des rois.

Maîtres d'un pont par cette dernière attaque si impétueuse et si terrible, les assaillants encouragés

et plus furieux amènent trois pièces d'artillerie devant le second pont. Déjà le succès paraît sûr. Launay tremble, et quelques-uns de ses soldats parlent de se rendre. A ce mot, il perd le sens ; il saisit une mèche embrasée et court aux poudres pour y mettre le feu. Il est repoussé par un des siens. Il sollicite par grâce un baril de poudre pour se faire sauter. La garnison présente le drapeau blanc, demande à capituler. *Non*, est le cri général. Un papier sort d'un créneau, en dehors de la forteresse. Un bourgeois intrépide s'avance pour le saisir sur une planche chancelante ; il tombe dans le fossé. Un autre le remplace ; plus heureux, il prend l'écrit, le rapporte, le remet au brave Elie. L'écrit portait : *Nous avons vingt milliers de poudre; nous ferons sauter la garnison et tout le quartier, si vous n'acceptez la capitulation. - Nous l'acceptons, foi d'officier !* dit Elie ; *baissez vos ponts*. Les ponts se baissent. La foule accourt. Que voit-elle ? Les invalides à gauche, les Suisses à droite, déposant leurs armes, et de leurs cris applaudissant aux vainqueurs. Launay est saisi et conduit à l'Hôtel de Ville, où il ne devait pas arriver.

Cependant la multitude se précipite, et couvre toute l'enceinte de la forteresse; on monte dans les appartements, sur les plates-formes, contre lesquelles se dirigeait toujours le feu de ceux qui, placés trop loin, ignoraient la capitulation ; les assaillants tuent, sans le savoir, leurs amis et leurs défenseurs. Le courageux Arné, bravant une mort presque certaine, s'avance sur le parapet, son bonnet de grenadier sur sa pique, et fait cesser le désastre. La joie redouble, la foule augmente, on accourt des rues voisines. On force les prisons, les cachots ; on pénètre, on s'enfonce dans tous les souterrains ; on délivre les prisonniers, qui croyaient que ce tumulte , annonçait la mort, et qu'on étonne en les embrassant; on brise leurs chaînes ; on les conduit vers la lumière, que quelques-uns, vieillis dans les cachots, avaient oubliée, et que leurs yeux ne peuvent soutenir ; on admire la pesanteur de leurs fers, qu'on brise, qu'on arrache, que bientôt on porte autour d'eux, autour des brancards sur lesquels on promène ces infortunés dans les places publiques, dans les jardins ; on étale aux yeux d'une multitude étonnée ces instruments de gêne, des corselets de fer et autres moyens de torture, recherches d'une barbarie inventive. Les débris enlevés sous ces voûtes ténébreuses, verrous, ferrements, tout ce qu'un premier effort peut arracher, devient un trophée dans

les mains qui l'ont saisi. Les clefs des cachots portées à l'Hôtel de Ville pour preuve de cette heureuse victoire, passent de mains en mains dans celles d'un électeur connu pour avoir habité cet exécrationnel donjon. Ces souvenirs, ces contrastes, redoublent l'allégresse publique, bientôt accrue par l'arrivée des vainqueurs et des drapeaux des invalides et des Suisses, soustraits à la première fureur du peuple, et maintenant protégés contre lui par ceux qui les ont vaincus. Quel burin, quel pinceau pourrait seulement retracer l'esquisse des tableaux mobiles et variés que présentaient alors les salles immenses de l'Hôtel de Ville, les escaliers, la place de Grève, ces armes ensanglantées, ces banderoles flottantes, ces couleurs nationales, ces trophées bizarres et imposants d'une victoire inattendue, les couronnes triomphales et civiques décernées par l'enthousiasme universel, le passage des passions féroces aux passions généreuses, des mouvements terribles au plus doux attendrissement, dont le mélange inouï, dont l'expression sublime reportait l'âme et reculait l'imagination jusque dans les temps héroïques ?

L'histoire a déjà consacré des actes de vertu, des traits de magnanimité et de grandeur qui adoucissent le souvenir pénible des vengeances du peuple. Il versa du sang, il est vrai ; mais le sien venait de couler. La Bastille existe encore. Les morts, les mourants, l'environnent. Les parents, les amis, transportent les blessés dans les maisons voisines, dans les hospices que la piété consacra à l'humanité. Un d'eux, en expirant, demande : *Est-elle prise ? Oui*, lui dit-on. Il lève au ciel des yeux pleins de joie, et rend le dernier soupir. Une mère cherche son fils parmi des cadavres défigurés. On s'étonne d'une curiosité qui paraît barbare. *Puis-je le chercher*, dit-elle, *dans une place plus glorieuse ?*. La liberté parla-t-elle un plus beau langage dans les pays qu'elle avait le plus longtemps illustrés ?